Document généré le 29 avr. 2024 05:25

Lurelu

Annie Bacon : recto verso

Isabelle Crépeau

Volume 41, numéro 1, printemps–été 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88288ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Crépeau, I. (2018). Annie Bacon : recto verso. *Lurelu*, *41*(1), 7–8.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

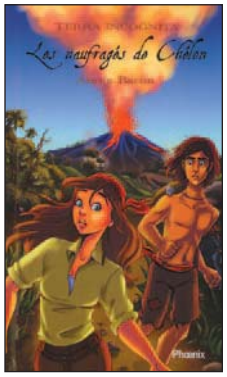
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

(photo : Élisabeth Delage)



Annie Bacon : Recto verso

Isabelle Crépeau

Elle arrive, tout en sourire et en ouverture. On devine pourtant assez rapidement, chez Annie Bacon, une pudeur naturelle, dans ses propos comme dans son écriture… Pourtant, l'émotion est là, dans les gestes lorsqu'elle s'anime pour parler de ce qui l'amène à l'écriture, dans la phrase qui s'accélère, coupe court, puis va à l'essentiel, dans les yeux, surtout, qui s'émeuvent au point de s'embuer, comme malgré elle, et qui témoignent silencieusement de ce qui la touche. Si plusieurs lecteurs la connaissaient déjà pour ses séries telles «Victor Cordi», «Terra Incognita» et, pour les plus jeunes, «Le gardien des soirs de bridge», sa renommée s'est accrue plus récemment avec le succès d'estime qu'a connu son roman *Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage*. En plus d'un fort bel accueil de la critique, le roman a aussi récolté le Prix littéraire des enseignants APQF-ANEL, et obtenu des nominations aux Prix du Gouverneur général, au Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal, au prix Tamarac en Ontario et au Prix Adolecteurs.

Pile et face

«Si certains savent déjà à huit ans qu'ils se destinent à l'écriture, ce n'était pas mon cas! Moi, je me suis beaucoup cherchée!» Elle me raconte avoir entrepris son parcours universitaire en biologie avant de bifurquer vers les communications. Elle fait partie de la toute première cohorte à obtenir un diplôme en communication multimédia à l'UQAM, puis elle a travaillé pendant une dizaine d'années dans le milieu du jeu vidéo et du Web.

C'est un premier congé de maternité qui la mène à l'écriture : «J'avais peur de m'ennuyer! Je sais bien que c'est exigeant de prendre soin d'un bébé, mais j'avais toujours étudié ou travaillé… À la blague, mon mari m'a suggéré de faire un roman. Pendant les siestes du petit, je me suis mise à écrire. Comme c'était mon premier, il n'y avait ni attentes, ni échéance! J'ai écrit *Les naufragés de Chélon*, qui a été publié chez du Phœnix… J'ai pensé alors qu'avec deux autres, j'aurais une trilogie, pourquoi pas? C'est en travaillant au deuxième tome de "Terra Incognita" que je me suis mise à prendre ça au sérieux. Finalement, je préfèrais l'écriture à mon premier métier, je devais continuer.»

Elle décide alors d'approcher les Éditions de La courte échelle avec un projet de série : «C'est vraiment comme ça que je suis devenue une auteure! J'avais, au départ, présenté le projet de la série «Victor Cordi» à l'éditeur en prévoyant trois cycles. Il y avait une douzaine de livres dans ma tête, au début du projet. J'étais la première surprise de voir que je pouvais me lancer dans l'écriture d'une si grosse série… J'admirais les auteurs qui étaient capables de mener de tels projets à terme, comme J. K. Rowling! Dans ses œuvres, on retrouve, tissés dans chaque livre, les fils qui mènent à l'intrigue finale. J'étais la première étonnée de constater que j'en étais capable.»

Noir et blanc

De ses études en sciences, elle dit avoir gardé un esprit cartésien qui la pousse à structurer logiquement ses histoires, tandis que ses talents de communicatrice lui assurent un bon degré d'imagination et d'originalité : «C'est une de mes forces! Je pars d'une idée : parfois c'est un personnage, ou un bout d'intrigue. Avant de commencer à écrire, je connais généralement le début et la fin de mon histoire.»

Pour être certaine de ne pas sauter des étapes et de bien développer son intrigue, elle prend le temps de faire un plan, détaillé par chapitres : «Le plan m'oblige à prendre mon temps, à prendre soin de bien installer les scènes plutôt que de me hâter vers le dénouement!»

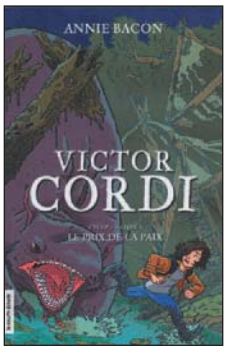
Comme elle aime imaginer des mondes pour ses intrigues, ses connaissances en biologie l'inspirent quand vient le temps de créer une espèce ou de décrire un écosystème. Mais, pour la première fois, avec *Les Chroniques post-apocalyptiques*, l'intrigue a pour cadre un lieu réel identifiable, avec les rues du Plateau-Mont-Royal et la bibliothèque du quartier. Elle a imaginé ce que l'endroit deviendrait après une catastrophe, en suivant les pas d'une enfant survivante. Malgré le fait que les lecteurs lui demandent une suite, ce roman d'anticipation n'est pas destiné à devenir une série : «Je suis contente de voir qu'ils embarquent dans cette histoire, parce que c'est ma plus personnelle. Je ne l'ai pas écrite pour plaire, mais plutôt parce que je l'avais en dedans de moi et qu'il fallait qu'elle sorte. C'est un livre que j'ai écrit avec intensité. L'histoire est apparue à la mort de mon père et, au décès de ma mère, je l'ai mise sur papier. Mon deuil est partout dans ce texte. De façon touchante, ça s'est rédigé assez vite aussi. Je n'ai pas écrit ce livre parce que c'est mon métier, mais plutôt par besoin. Je voulais que l'héroïne de cette histoire soit une bonne petite fille. Je ne voulais pas qu'elle soit une rebelle. Nous ne sommes pas tous des révolutionnaires et il y a aussi de bonnes petites filles dans la vie! J'aime aussi que la résilience soit mise en avant comme qualité.»

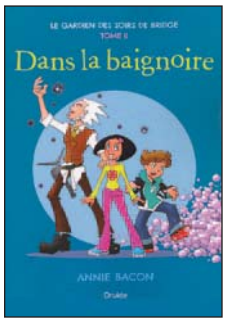
Les rencontres dans les écoles font maintenant partie de son agenda et elle apprécie ces moments privilégiés avec ses lecteurs : «J'étais très nerveuse à mes premières rencontres, mais j'ai fini par structurer une animation avec laquelle je suis très à l'aise. Avec les élèves, nous créons une histoire et c'est chaque fois différent!»

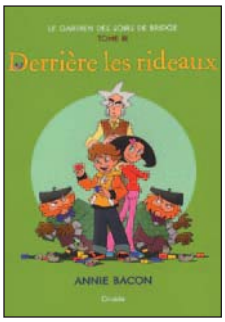
À l'envers comme à l'endroit

Annie Bacon tient un blogue de réflexion fort pertinent sur le métier d'auteur jeunesse (www.romanjeunesse.com) qu'elle alimente régulièrement depuis plusieurs années. Ses talents de communicatrice et ses connaissances en multimédia apportent un éclairage différent concernant plusieurs enjeux,

(illustration : Baptiste Cazin)







notamment celui du numérique. Nous en discutons un peu. Pour elle, le numérique n'a pas tenu ses promesses : «Ce que je trouve le plus difficile présentement comme auteure de livres jeunesse, c'est la distribution. Un livre peut recevoir plusieurs prix et ne pas se trouver en librairie. Ça me fâche un peu. Le numérique devrait faire en sorte que ton livre soit toujours disponible et permettre au lecteur qui en entend parler de le trouver! C'était ça la promesse du numérique. Mais le consommateur n'a pas encore suivi et, en jeunesse, les ventes en format numérique demeurent marginales. Les prix ou récompenses existent pour permettre justement de faire ressortir quelques titres du lot des publications. Mais si la distribution ne vient pas appuyer cette visibilité, et si on ne retrouve le livre nulle part, je trouve cela dommage…»

Elle comprend qu'il n'est pas facile de résoudre le problème de surproduction en littérature : «L'industrie connait des temps difficiles. Dans une économie de libre marché, lorsqu'il y a surproduction, la moitié des entreprises font faillite et le problème est réglé! Je ne souhaite certainement pas ça pour notre industrie, mais le fait d'être subventionné maintient la pression en matière de production. Je n'ai pas de solution claire à proposer. Il faut continuer d'y réfléchir.»

C'est un peu pour ces raisons qu'elle fait le choix de demeurer pigiste et de ne pas vivre que de l'écriture. «Ça me donne plus de liberté pour écrire ce que je veux. Si je n'avais pas cet à-côté, je serais obligée de vendre des livres et je devrais alors créer des histoires selon la demande du marché. J'ai un métier qui me permet d'exercer mon art avec une grande liberté et qui me laisse le loisir de publier avec l'éditeur avec lequel j'ai envie de travailler. Je me sens très liée à mes éditeurs. Dans un monde numérique, il est de plus en plus facile d'aller vers l'autoédition, mais je crois au travail de direction littéraire et j'aime beaucoup être appuyée. J'apprécie d'ailleurs que l'éditeur soit dès le début impliqué dans le projet pour qu'on puisse en discuter. Avec l'expérience acquise au fil du temps, je suis devenue prudente et je préfère avoir plus d'un éditeur, selon le principe fameux des œufs dans un même panier!»

Deux nouvelles séries sont actuellement en chantier. Elle travaille présentement à une histoire de sorcière pour les jeunes lecteurs de sept, huit ans. Annie Bacon a fait un appel sur son blogue et sur les réseaux sociaux pour trouver un nom à son personnage. L'appel a été amplement partagé et commenté. L'auteure ne s'attendait pas à devoir gérer un si grand nombre de propositions! «Elle s'appelle Pétronille, révèle-t-elle. Le jour du choix des apprenties, elle n'est choisie par personne, alors elle s'invente un destin de sorcière en devenant entrepreneure en cueillette d'ingrédients. La première histoire, *Bave de crapaud bio*, paraitra chez Druide.»

Son prochain titre sortira en septembre chez Bayard, un format illustré pour les lecteurs de 9 à 11 ans. *SouterreMonde : La ballade de Sammy Sans-Dèf* raconte l'histoire d'une société de rats organisée, sous terre (voir le dessin ci-dessus). «J'utilise ce monde pour revisiter à ma manière les stéréotypes western, les duels, les chercheurs d'or… il n'y a pas de bottes de cowboy ou de chapeaux, ce sont les mythes derrière qui m'ont intéressée.»

Et maintenant qu'elle s'est taillé une belle place dans le milieu de la littérature jeunesse d'ici, elle caresse le rêve d'être publiée à l'étranger : «Le rêve est là : pousser les frontières, c'est avoir plus de lecteurs et j'écris pour être lue.»

Annie Bacon a écrit :

Simon et la galette d'intelligence, Bayard Canada Livres, 2017.
Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage, Bayard Canada Livres, 2016.
Série «Le gardien des soirs de bridge», ill. Ghislain Barbe, Éd. Druide
Derrière les rideaux, 2017
Dans la baignoire, 2016
Sous le divan, 2015
Série «Victor Cordi», Éd. La courte échelle :
Le prix de la paix, 2016
La grande évasion, 2016
La première attaque, 2015
À la recherche de Victor Cordi (hors série), 2014
Le Cœur astral, 2013
Le secret du Machiavélicon, 2013
Le guerrier venu d'ailleurs, 2012
L'anomalie maléfique, 2012
Encyclopédie du merveilleux urbain, ill. Anouk Lacasse, Éd. Boomerang, 2014.
Série «Terra Incognita», Éd. du Phœnix
Le vol des scarpassons, 2012
Le fantôme du caporal poltron, 2010
Pirates à bâbord!, 2010

Extrait :

Dans une rue du Plateau-Mont-Royal, une fille de treize ans marche, tirant derrière elle une valise bleue. Ses bras trop raides alternent à la tâche, dix pas pour la main droite, dix pour la gauche.

Elle n'est pas de ces dégourdies maquillées trop tôt, douées d'une audace et d'un cran qui leur permettent de se jouer des règles et des professeurs. Astride se sent plus petite que son corps. Elle est de ces adolescentes-fillettes habillées par leur mère, qui auraient aimé continuer de fréquenter leurs poupées sans s'inquiéter des railleries de leurs pairs.

Autour d'elle, les triplex collés-serrés ont mieux résisté à l'onde de pression que les gratte-ciel du centre-ville. La plupart tiennent encore debout, même si, ici et là, un pan de mur a lâché prise et dévoile à la rue les dernières scènes de ménage cachées.

Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage, p. 5-6